

Space, Raum

A. Une des dimensions* de la société*, correspondant à l'ensemble des relations que la distance* établit entre différentes réalités*.

B. Objet* social défini par sa dimension spatiale. Un espace se caractérise au minimum par trois attributs : la métrique*, l'échelle*, la substance*. Une réalité spatiale est souvent hybride, à la fois matérielle*, immatérielle* et idéale*.

A. L'espace est un concept ardu, difficile à cerner en tout cas. Peut-être est-ce cette difficulté qui explique le silence de bien des géographes devant ce mot-*mana*, leur promptitude à surseoir au travail d'approfondissement théorique de sa signification, le choix fait de s'en tenir à la quiétude rassurante de l'idée que l'expression « espace géographique » désigne un ensemble cognitif stable, clair, s'imposant à tous. Cette nonchalance explique en partie mais ne justifie pas la désinvolture courante dans les autres sciences sociales à propos de la

notion d'espace, les significations métaphoriques de toutes sortes s'enchevêtrant, souvent dans le plus grand désordre, avec les catégories philosophiques et les concepts issus de différents domaines scientifiques.

Une rénovation incomplète. On le sait, à partir des années 1960-1970, d'aucuns ont, peu à peu, dénoncé cet assourdissant mutisme de la géographie. Les chercheurs qui en France ont tenté de sortir de cette impasse dans laquelle se complaisaient les zéloteurs de la géographie classique, ont adhéré, principalement, à cinq courants. Il ne faut pas y voir des écoles irréductibles, mais des programmes de recherche, au sens de Imre Lakatos, réunis par un même rejet de la géographie vidalienne et de l'hypostase de la géomorphologie, qui se sont fréquemment recoupés, nourris mutuellement : I. le paradigme de la production de l'espace II. l'analyse spatiale ; III. le systémisme ; IV. l'espace vécu et les représentations ; V. l'analyse des territoires et des territorialités.

Chacune de ces démarches a contribué à renouveler la géographie et a à y infuser de très nombreux apports de disciplines voisines – économie, sociologie – ou plus lointaines – psychologie, sciences. Ces courants, chacun à leur manière, portaient du constat du caractère problématique de l'espace, de l'incertitude de sa définition traditionnelle, mais, ensuite, déplaçaient la focale vers un autre champ que l'espace proprement dit et, ainsi, réactualisaient, en quelque sorte, l'omission de l'objet.

En effet, schématiquement, chez les « productionnistes », l'espace disparaissait sous le procès de production ; l'analyse spatiale le réduisait à un ensemble de positions géométriques interreliées ; la visée systémique affaiblissait sa présence en centrant l'attention sur la logique du système ; les travaux consacrés aux vécus l'escamotaient en sondant les profondeurs de la « perception », de l'appropriation et de la représentation mentale ; les études territoriales le cantonnaient volontiers au fruste rôle d'« étendue-support », pour se consacrer essentiellement à l'analyse des idéologies, des mémoires, des symboles, toutes choses qui constitueraient la « plus-value » du territoire par rapport à l'espace. Dans la plupart des cas donc, l'espace se voit accorder à la fois une importance primordiale, puisqu'il justifie l'exercice intellectuel, et un statut

secondaire, puisqu'il ne serait qu'un arrière-plan, voire un reflet ou/et un support. Dépasser ce paradoxe suppose de donner du sens au concept d'espace mais aussi de prendre conscience de quelques écueils.

Parmi ceux-ci, il convient de noter celui qui consiste à énoncer des définitions vides de sens, car ou trop générales ou trop schématiques, qui neutralisent en fait la réflexion en proposant de fausses évidences simples, qui ne s'avèrent que des truismes. Ainsi en est-il des présentations de l'espace comme « portion de l'étendue », « ensemble des étendues » ou même, faute d'une caractérisation forte et précise, « espacement », pour s'en tenir aux plus courantes.

Soit une définition classique de la discipline – telle qu'on pouvait la lire, dans une version proche, dans de nombreux ouvrages géographiques de base : la géographie est la science de l'espace géographique (ou de l'organisation de l'espace) ; le caractère redondant de cette phrase est redoublé par celle qui, en général, la complétait : l'espace géographique est l'objet de la géographie. Parfois, s'affirmait une variante : l'espace géographique est l'espace des hommes sur la Terre, plus tautologique encore, tout en étant pourtant **ambigüe**. De telles assertions ont eu valeur d'axiome pour de nombreux géographes, en même temps qu'elles constituaient – et constituent encore – le *substratum* de ce que le sens commun appréhende de la discipline. Voilà qui a permis à la géographie de se déployer en se cristallisant autour d'un point nodal, l'espace, dont la stabilité sémantique et épistémologique dissimulait un *impensé*.

À rebours de ces démarches il paraît essentiel d'affirmer la volonté de fonder le concept d'espace autour d'une série d'axiomes fondateurs **une mégathéorie** : celle de l'espace en tant que composante multidimensionnelle de la société. Cela suppose d'abord d'y voir clair dans ce que l'on peut appeler la catégorie philosophique d'espace, c'est-à-dire dans le corpus d'idées sur l'espace qui peut être partagé entre toutes les disciplines scientifiques et, au-delà, entre toutes les pratiques à composante cognitive (technologies, arts, « monde vécu ») qui impliquent d'une manière ou d'une autre une spatialité.

Une catégorie philosophique. La réflexion philosophique sur l'espace a été dans l'ensemble plus pauvre que celle sur son symétrique d'une fréquente figure imposée, le temps. La contradiction entre le temps fini de l'individu et le temps infini du monde a longtemps été **central** dans la métaphysique occidentale, alors que l'espace paraissait à la fois peu propice à l'exercice de la liberté humaine dans des sociétés rurales rivées au sol et fragmenté en sous-ensembles multiples (mesure de la planète, conquête militaire, administration, production...) n'appelant pas l'unification conceptuelle. L'espace est demeuré jusqu'au milieu du **xx^e** siècle dans un entre-deux, avec ses contraintes matérielles insuffisamment radicales pour ouvrir sur la faiblesse

ontologique de l'Homme et ses marges de liberté trop peu élargies pour justifier d'une posture prométhéenne. L'émergence de la catégorie d'espace s'est donc faite de biais, comme par raccroc, sans que la plupart des grands systèmes philosophiques ne la placent en leur centre. Cependant, moins chez les Grecs que dans la philosophie des **xvii^e** et **xviii^e** siècles, il y a bien eu débat sur une pluralité d'approches, dominées par les figures de Descartes, Leibniz, Newton, Berkeley, Locke et Kant, qui ont été revisitées et relancées par les développements déroutants de la physique au **xx^e** siècle.

Le tableau suivant résume l'« offre cumulée » disponible.

La catégorie d'espace : quatre approches

	Positionnel	Relationnel
Absolu	De Platon à Newton « <i>Géographie classique</i> »	Berkeley « <i>Géographie culturelle</i> »
Relatif	Descartes « <i>Analyse spatiale</i> »	Leibniz « <i>Géographie, science sociale de l'espace</i> »

Le principe de classement consiste à croiser deux couples d'oppositions. Absolu/relatif porte sur l'existence d'un postulat affirmant l'existence de l'espace indépendamment des réalités qui s'y déploient. L'idée d'un espace absolu suppose qu'il existe un substrat intangible dans lequel toute répartition s'inscrit et qui, dans une large mesure, la détermine. Chez Isaac Newton (comme d'ailleurs dans la tradition cosmologique occidentale, jusqu'à la physique relativiste), il existe un ordre intangible qui assigne aux astres des localisations résultant de la loi de la gravitation. Les ressources et les limites de l'appareil sensoriel de l'être humain peuvent aussi constituer, comme chez George Berkeley, le principe de ce substrat. S'il est, au contraire, relatif, l'espace dépend, dans sa réalité même des objets qui s'y trouvent. La métaphore contenu/contenant perd sa pertinence. Pour Descartes, ce sont les caractéristiques géométriques d'une réalité unique (la « substance étendue ») qui fournit le fondement de cette spatialité **le** tandis que, pour Leibniz, les objets spatialisés entrent, à travers leurs relation, dans la construction de l'espace.

L'autre principe de classement (positionnel/relationnel) porte sur les liens existant entre les réalités spatiales. L'approche **positionnel** définit un système de positions indépendant de la nature des objets concernés, qui subsistent de part leurs caractéristiques de masse (Newton) ou de forme (Descartes) leur localisation dans le système. En revanche, le point de vue relationnel s'intéresse à la relation que les opérateurs spatiaux entretiennent les uns avec les autres, en fonction d'une logique précise (Berkeley) ou d'un nombre indéterminé de logiques qui les animent (Leibniz).

Nous disposons donc de quatre cases qui définissent des points de vue philosophiques, que les sciences ont plus ou moins valorisés dans leurs épistémologies et leurs théories. Il s'agit d'un résumé schématisé. Ainsi, dans la case positionnel-absolu, la conception newtonienne, déjà partiellement relationnelle, continue mais déjà infléchit celles de Platon ou d'Aristote, produites dans **un cadre intellectuel moins aisément comparable aux trois autres auteurs cités**. Néanmoins, on peut utiliser ce tableau pour classer les grandes options explorées au cours de l'histoire de la géographie

et des sciences s'intéressant à l'espace des sociétés. La « géographie classique » est typiquement ancrée à une conception de l'espace à la fois absolue (c'est la fonction de l'espace physique, appelé « conditions géographiques ») et positionnelle (les « pays » ou les « régions » sont, pour l'essentiel, sinon indépendants les uns des autres, du moins situés dans un espace bien plus qu'ils ne le génèrent). À condition de la réduire à son versant culturaliste, c'est-à-dire réfractaire à l'historicité, la « géographie culturelle » prend place dans la case absolu (à toutes les échelles, la configuration des cultures est fixe)-relationnel (l'espace est construit par les relations structurales entre instances sociales). La *new geography* positiviste, une bonne partie du courant de l'« analyse spatiale » ou encore les tenants des « lois générales de l'espace » s'établissent sur le carrefour relatif-positionnel : l'espace est bien relatif à des agencements variables, mais il s'agit d'un jeu de forces et de formes (comme avec le modèle gravitaire, « traduit » de la case d'au-dessus) dont le contenu, peu dynamique, est circonscrit à des attributs donnés au départ. Dans le cas de l'espace tel qu'il tend à se développer en géographie et dans les sciences sociales contemporaines, les réalités spatialisées organisent l'espace par des relations qui peuvent être portées par des acteurs et le définissent dans leur mise en mouvement, dans l'action.

On peut donc lire l'histoire de la catégorie d'espace et de ses applications scientifiques comme un trajet diagonal : de l'absolu-positionnel au relatif-relationnel en passant, avec des arrêts plus ou moins productifs, par les deux autres cases. Le point de départ participe d'une conception du monde dans laquelle l'espace n'apparaît pas en tant que tel et constitue, au mieux, l'expression formelle, matérielle ou visible d'un Tout englobant intangible qui fixe à chaque chose sa place. Le point d'arrivée représente l'espace comme une multitude de spatialités indissociables dans chaque réalité, de ses autres composantes, et entrant entre elles dans des rapports non prédéterminés. Entre les deux, les approches sensualistes ou géométriques tentent, en vain, d'ancrer les attributs spatiaux sur des socles extérieurs, les caractéristiques préalables de l'être humain ou un ordre mathématique supérieur. Ces trois tentatives peuvent au bout du compte être

réinsérées dans une démarche reconstitutrice. Augustin Berque (2000) a montré l'intérêt de la *chôra* (par opposition au *topos*) comme totalité des interactions spatiales unifiée dans le politique. Le spatialisme géométrique de Descartes prend sens comme cas particulier d'un effort toujours en chantier de formalisation des espaces, dans lequel la géométrie euclidienne n'est qu'une des possibilités à côté d'autres géométries, de la topologie, des fractales, etc. étant admis que cette formalisation ne peut venir qu'en second comme outil pour traiter et manier plus facilement de réalités ayant, en rapport avec le domaine auquel elles appartiennent, leurs logiques propres. Enfin, la prise en compte, par la phénoménologie et les sciences cognitives, de l'outillage sensoriel et des schèmes, y compris innés, d'appréhension du monde extérieur, devient une entrée fondamentale dans l'analyse des pratiques et des identités individuelles et même, plus largement, dans la compréhension de ce que signifie pour les êtres humains, la conscience possible d'une spatialité.

La supériorité de l'approche relative-relationnelle se mesure donc à la fois à ses qualités intrinsèques, qui lui permettent d'insérer l'espace comme dimension d'un univers complexe, et à sa capacité à réintégrer la part la plus stimulante des autres approches.

Un concept pour la géographie et les autres sciences de l'homme. On voit que cette discussion philosophique se trouve au cœur des débats scientifiques sur l'espace des sociétés même (et surtout) si elle n'est pas explicitée, voire délibérément ignorée au nom de l'autonomie de la science. L'option en faveur d'un espace leibnizien, c'est-à-dire à la fois relatif et relationnel, constitue déjà un acte lourd de conséquences sur la problématisation de l'espace des hommes. Cela rend possible une approche dimensionnelle, propre à faire de l'espace un véhicule pour parcourir l'ensemble des faits sociaux et, dans le même temps, à refuser d'en faire un « territoire » clos, autosuffisant : c'est l'idée de la « substance », c'est-à-dire de la nécessaire caractérisation de tout espace par des dimensions non spatiales, de manière tout à fait symétrique à ce qui se produit (ou devrait se produire) dans les autres dimensions : ce qui ne se pense pas comme événement ou comme

durée intéresse l'histoire, ce qui n'est pas marchand concerne la science économique. et ce, non comme réalité extérieure servant de décor mais comme composante des objets étudiés.

L'espace donc existe, mais pas exclusivement. Cet énoncé se décline en deux propositions fondatrices.

- L'espace est un objet consistant et pertinent d'analyse. Contre les idéalismes de toute obédience qui font le pari que le réel est une illusion, plus ou moins relative et contre les matérialismes qui ne reconnaissent d'existence qu'aux choses matérielles et non à leurs relations, il faut tout d'abord affirmer le principe de *réalité* de l'espace – qui découle de celui de l'existence d'un réel complexe.
- Pour autant on ne saurait accepter la moindre dérive spatialiste. L'espace ne peut pas être conçu comme un *objet-en-soi* absolu, dont les principes d'organisation et les lois d'évolution ne devraient être cherchés et trouvés qu'en lui-même, à l'exclusion de tout le reste.

Ce rappel paraît indispensable, tant la géographie fut historiquement (et demeure) attirée par le spatialisme, spatialisme qu'on retrouve, d'ailleurs, dans le sens commun, au sein duquel il est fréquent de constater la place « décalée » de l'espace par rapport aux autres dimensions de la société. La géographie française a longtemps souffert du déficit résultant de l'absence de la prise en compte d'une véritable théorie générale de la société, seule susceptible de mettre en exergue la place et le rôle de l'espace au sein de ladite société et ainsi de signifier tant l'abandon des postulats classiques qui dressaient la discipline en science naturelle des espaces humanisés que la remise en question des thèses spatialistes, toutes peu ou prou marquées par le néopositivisme et qui en viennent peu à peu à confiner la société à la marge du discours géographique. Le géographe ne peut faire l'économie de l'énonciation d'un discours cohérent et non réducteur sur la société et ses logiques, car celui-ci constitue un préalable à toute pensée théorique et conceptualisante de l'espace comme dimension sociétale.

On peut, cela posé, en venir à l'énoncé de quelques propositions qui permettraient de mettre en exergue une théorie globale de l'espace des sociétés.

1. Une définition de l'espace centrée sur les rapports sociaux de distance entraîne un certain nombre de corrélats qui permettent une réappropriation de notions très classiques mais souvent confuses dans leur définition et leur usage. Le couple lieu/aire s'impose, intégrant les lieux, à travers la notion de co-présence, comme un type particulier d'espace et non comme antithèse de la spatialité. Cette démarche conduit à définir des situations-limites : enclavement (distance infinie) et ubiquité (distance éliminée), qui servent de référent à l'analyse de la manière dont les problèmes de distance sont gérés par les hommes et les sociétés : trois grands ensembles de techniques peuvent être regroupés qui résument les différentes actions humaines à cet égard depuis le Néolithique : co-présence, mobilité, télé-communication, avec une grande diversité de combinaisons « **coopétitives** », c'est-à-dire plaçant chacun des ces ensembles à la fois en concurrence et en complémentarité avec les deux autres. Ces classements, eux-mêmes très structurants pour la recherche sur des objets plus concrets, découlent par déduction, de la définition initiale.

2. On peut ensuite développer les différents aspects de la définition pour en tirer tous les atouts en matière de recherche. Ainsi, l'on peut partir de la proposition selon laquelle la société forme un *Tout systémique* qui constitue un objet de recherche spécifique dévolu aux sciences sociales. Ce Tout ne s'organise pas selon une logique « partitionnelle » – la société serait alors divisible en fractions quasi autonomes, se jouxtant, objets de différentes matières qui pourraient ainsi se replier, chacune, sur leur en-soi : l'espace pour la géographie, le social pour la sociologie, le temps pour l'histoire, etc. On reconnaît ici le découpage classique des disciplines, dont on n'ignore pas la permanente revendication d'autonomie et de singularité, car la conception de la partition fut et reste dominante dans l'univers des sciences sociales ; le spatialisme est la rançon, pour la géographie, de ce placement épistémologique, mais on sait les ravages de l'historicisme, du sociologisme, de l'économisme.... De surcroît, cette logique permet de fonder et d'entretenir l'illusion

qu'il existe une part dominante dans l'organisation et le fonctionnement de la société – et ainsi de valider les prétentions impérialistes de certaines disciplines –, les autres parts devenant *ipso facto* résiduelles, puisque prenant en charge des phénomènes sous la coupe d'instances supérieures les agissant.

Contre cette vision, on postulera que la configuration de la société est « dimensionnelle ». Toute société s'organise dans l'articulation de dimensions, notamment l'économique, la sociologique, la politique, la spatiale, la temporelle, l'individuelle. L'affirmation d'une dimension spatiale découle d'un constat empirique : celui du rôle fondamental de l'espace dans la vie des hommes, qui résulte du fait qu'il y a de la distance entre les objets de société. Face à cette distance et aux problèmes et problématiques qu'elle soulève, les opérateurs sociaux construisent, en fonction du contexte sociétal, des stratégies, des actes, des idéologies, des technologies, des savoirs. La géographie s'occupe de penser ces stratégies, ces actes, ces savoirs, ces idéologies, ces technologies et leurs contextes de construction et d'actualisation et non point seulement de constater l'existence de distances. Celles-ci ne sont pas réductibles à des écarts ou des espaces. Les géographies de l'espacement versent toujours, peu ou prou, dans une simple approche de mesure de positions, dans une topographie ou une topologie des objets de sociétés, intéressantes mais insuffisantes.

Analyser pleinement la distance et les jeux des opérateurs avec elle consiste à aborder l'espace comme l'ensemble des relations spatiales, sous leurs formes matérielles, immatérielles et idéelles, établies par une société en un temps donné entre tous les objets sociétaux distincts – les individus constituant bien sûr des objets de société. Les acteurs, ainsi, ne font pas que poser des objets en des points de l'étendue : ils construisent contextuellement des agencements spatiaux (appelés à évoluer avec le temps car l'espace est marqué par son historicité, il n'est donc pas une substance immuable) qui expriment leurs stratégies et leurs usages des technologies de la distance, technologies socialement construites.

Chaque dimension traverse la société *de part en part*, et leur association n'est pas hiérarchique, aucune ne domine. Ainsi, l'espace

est-il sociétal de part en part, tout comme la société est spatiale de bout en bout mais pas exclusivement (car elle est tout autant temporelle, sociale, politique, etc.). L'espace constitue donc un sous-système d'un Tout, Tout qui réside *aussi* dans la partie : c'est-à-dire que la dimension spatiale, objet de la géographie, contient toutes les autres, de même que l'espace s'inscrit dans toutes les autres. D'où l'expression proposée : *dimension multidimensionnelle*, pour signifier que l'espace entre *en entier* dans la société qui niche *en entier* dans l'espace – formule transposable à toutes les différentes dimensions.

De l'affirmation de la présence du Tout – la société multidimensionnelle – dans la partie – la dimension spatiale multidimensionnelle –, découle le fait que l'idée d'un objet de société non spatial, comme celle d'un objet spatial uniquement spatial, sans aucune substance sociétale, est une aporie, ce qui devrait nous pousser à renoncer à la forme adjectivale : socio-spatial, pléonastique, puisque toute la société (donc le social) est intrinsèquement *dans* l'espace. L'idée fondamentale du caractère ectoplasmique des choses sociétales sans leur dimension spatiale nous incite à réfléchir au fait que l'espace, et notamment sa part matérielle, constitue ce qu'on nommera un *principe de réalité* sociétale. Par leurs spatialités, d'une variété infinie, les substances sociétales deviennent visibles, leur existence se cristallise : parler d'espace, c'est évoquer le *régime de visibilité* des substances sociétales.

La conception multidimensionnelle confronte le chercheur à une organisation sociétale fort complexe, et à « complexité cumulative », qui appelle nécessairement des disciplines armées pour affronter celle-ci ; notamment, le besoin, pour chaque spécialité dédiée à une dimension, de penser les jeux des autres dimensions dans la sienne, s'affirme impérieusement. Un tel impératif invalide toute prétention à construire des citadelles disciplinaires et justifie épistémologiquement l'ouverture cognitive.

Précisons encore que, si l'on accepte de se placer dans une perspective d'analyse systématique de la société, il convient de souscrire au principe *hologrammatique*, bien analysé par Edgar Morin. On sait que « dans un hologramme physique, le moindre point de

l'image de l'hologramme contient la quasi-totalité de l'information de l'objet représenté » (Morin, 1990, p. 100). Donc, si l'on admet que l'homme constitue la plus petite unité complexe de la société, il faut en inférer que la totalité de la société est potentiellement *présente* dans l'individu. De même, on en déduira que l'échelle d'espace la plus ténue où l'on peut repérer une société multidimensionnelle complète (le *local*) contient l'intégralité des logiques de la dimension spatiale de la société en question. On reconnaîtra que ces deux énoncés sont de nature à modifier très sérieusement nos modes d'appréhension des objets de recherche, notamment en ce qui concerne la classique vision que les géographes possèdent de l'« emboîtement » et de la hiérarchie des échelles. On en tirera un fondement heuristique pour la *démarche axiologique* qui tente de saisir l'individu agissant et ses valeurs en tant qu'il construit une spatialité spécifique et plurielle : dans ce cadre, les deux propositions précitées prennent toute leur importance et le géographe se focalise bel et bien sur les multiples échelles (du « micro » de l'intime au « macro » planétaire) des espaces individuels, de ces *agencements pratiques* riches de toute la complexité de l'ordre multidimensionnel de la société.

Si cette configuration dimensionnelle constitue un schème d'identification de la structuration de toute société, quels que soient l'espace et le temps, son ordre n'est pas stable dans l'histoire et sous toutes les latitudes. Seul le principe dimensionnel est pérenne ; quant à l'état de la configuration formée par une société donnée à un moment précis de son cours – c'est-à-dire à la fois les structures et le contenu des différentes dimensions et les registres des interactions dimensionnelles –, il est bel et bien spécifique selon le moment historique et la contrée considérés.

3. Pour compléter une telle grille de lecture de l'organisation de la société en général et de la dimension spatiale en particulier, il reste à affirmer un principe-clef : tout phénomène sociétal – et donc tout objet spatial – procède d'une dialogique complexe entre la sphère idéale dans son infinie variété (la sphère des idées, des pensées, des langages) et la sphère matérielle dans sa diversité de substances,

d'objets et d'agencements. Il existe une tension dynamique entre idéalité(s) et matérialité(s), dont la reconnaissance permet de réfuter à la fois la réduction matérialiste et la connaissance tronquée de l'espace qu'elle soutient, et la dérive du pur idéalisme, tout aussi préjudiciable au plan scientifique, et de mettre en place une analyse qui prenne en compte le jeu interactif des deux sphères.

Cette conception fait sortir radicalement le géographe du terrain qui fut, jusqu'il y a peu, son pré-carré : celui des seules données « concrètes », « objectives ». Pour autant, cette voie ne semble pas celle d'une perte de sens de la discipline, mais, au contraire, d'un dépassement des traditionnelles limites qu'elle s'était fixées et de constitution d'une nouvelle pertinence.

Sans contester, l'espace est, pour une part, matériel et l'este la société du poids des choses dans la variété de leurs agencements spatiaux. S'il est bel et bien produit, il n'est toutefois pas qu'une trace, qu'un effet limpide de causes qui seules importeraient. L'espace construit et reconstruit, gorgé de sens par les producteurs, qui y projettent de la pensée, qui y inscrivent, y gravent les signes de mondes de valeurs auxquels ils adhèrent, que cette opération soit explicite ou non, consciente ou pas, se socialise, de surcroît, par la pratique quotidienne. En tant que tel, il possède une efficacité propre dans le monde social, ne serait-ce que par ce qu'il s'offre pour matériau de toute action future.

L'homme n'échappe jamais au rapport à la dimension physique de l'espace, tout particulièrement lorsque celui-ci se présente dans la perfection d'un *topos* mémorable, rural ou citadin. Le matériel, en sa diversité d'origines, de substances et d'agencements, en ses différentes échelles, est donc à la fois institué et instituant. Toutefois, ce rapport de l'homme à l'espace « concret » est un processus culturel, une information de la matière par la sémiotique. Consubstantiellement à sa dimension matérielle, l'espace est doté d'une dimension idéale, qui ne se révèle nullement plus « légère » ou « superstructurelle » que celle de la matérialité. C'est cette composante qu'on peut tenter de cerner en appréhendant les représentations spatiales (connaissance, attitudes, valeurs, idéologies) des individus, qui leur servent à la fois à comprendre et à justifier

leurs positions et leurs stratégies et à agir. Voilà qui donne à l'espace un tout autre statut dans l'analyse géographique : il ne s'agit plus de lui conférer des caractères morphologiques et structurels, de le saturer en y projetant les grilles normées des catégories et concepts géographiques, mais de prendre en compte les opérateurs et de comprendre leurs agissements sur, par et pour l'espace et les effets politiques, sociaux, spatiaux, de ces actes.

La carte est un bel exemple d'objet hybride : elle est une représentation de l'espace fixée dans la matière et construite en elle-même un espace propre, support d'usages spécifiques.

Celui-ci se situe à une micro-échelle, mais en *interspatialité* via la carte et les langages avec d'autres niveaux scalaires, peut nourrir d'autres pratiques d'espace (un déplacement, un projet urbain, un événement, la production de nouveaux documents graphiques) et des imaginaires. Cet exemple, pris parmi les objets spatiaux que les géographes ont le plus utilisé et naturalisé, montre bien toute la complexité du moindre phénomène impliquant un rapport à l'espace. À l'évidence, un paysage, une forme urbaine sont tout autant marqués par l'hybridité, de même qu'un imaginaire ou une idéologie spatiale ne sont pas concevables sans relations avec la matière organisée qui soutient leur formation et qui fixe leur engagement par les acteurs dans le monde social.

Par ailleurs, il faut injecter dans la réflexion une autre hybridation qui ne recoupe pas exactement la précédente : celle du matériel et de l'immatériel, ce dernier mot recouvrant le mode d'existence de réalités de sociétés qui, sans être totalement réductible à des idées, de la pensée, ne se manifestent pas sous la forme d'objets ou d'agencements matériels : il s'agit là principalement du monde de la télécommunication, du courrier à l'Internet, et des objets qui lui sont liés. Ainsi, les technologies numériques créent des phénomènes qui à la fois sont immatériels (les octets en eux-mêmes n'ont pas de matière), se stockent et se déploient dans des objets matériels, mais sans s'y résumer, expriment des idées, des pensées des langages mais ne s'y confondent pas. Le tout est de plus en plus présent dans l'espace et dans les processus de son organisation.

B. Une fois posés ces grands principes, on peut alors approfondir l'autre aspect du concept d'espace. Il est ainsi possible d'affirmer que tout espace, aussi élémentaire soit-il, se caractérise par trois attributs fondamentaux : l'échelle, la métrique, la substance. L'échelle définit la taille de l'espace, la métrique la manière de mesurer la distance au sein de l'espace concerné, la substance, la dimension non spatiale des objets spatiaux, c'est-à-dire ce que nous avons désigné ci-dessus en tant que présence de toutes les autres dimensions dans l'espace. Ni l'échelle, ni la métrique, ni, bien sûr, la substance ne sont des invariants. Les métriques sont des construits individuels et/ou sociaux, de même que les échelles. Chaque espace, compte tenu des substances sociales qu'il distribue, est donc doté d'au moins une échelle et une métrique mises en place et utilisées contextuellement par les acteurs.

Un espace quelconque est ainsi un agencement construit par des opérateurs et qui résulte de la configuration spécifique des échelle(s), métrique(s) et substances. Sont ainsi disposés en une certaine organisation, l'ensemble des objets de sociétés (individus, groupes, choses, idées etc.) coexistants et en relations. Cette approche permet de discriminer chaque espace et de l'indexer dans les principales grandes espèces d'espace qu'on peut concevoir : le lieu, l'aire, le territoire, le réseau. Ces trois attributs permettent de définir un espace minimal, une configuration (chorotype) alors qu'une composition de chorotypes définit une situation (géotype). Enfin, les espaces ainsi définis entretiennent entre eux des interactions spécifiques, les interspatialités, qui se répartissent en trois familles : l'interface horizontale, la cospatialité verticale et l'emboîtement interscalaire, !

Cette série de propositions semble de nature à penser/classer de façon efficace la diversité des agencements spatiaux. Elle permet, à la fois, la montée en généralité nécessaire à toute démarche compréhensive théorique et la reconnaissance de l'infinie variété des actualisations de chacun de ces types-idéaux en une multitude d'espaces conçus, perçus, pratiqués par les acteurs.

AURIAC Franck & Brunet Roger (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, 1986. **BERQUE, Augustin**, *Écoumène, Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000. **DELEUZE Gilles**, *Le Pli, Leibniz et le Baroque*, Paris, Minuit, 1988. **Di Mèo Guy**, *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos/Économica, 1991. **FERRIER Jean-Paul**, *Antée 1. La géographie ça sert d'abord à parler du territoire, ou le métier des géographes*, Aix-en-Provence, Édisud, 1984. **FRÉMONT Armand**, *La région, espace vécu*, Paris, Puf, 1976. **GODELIER Maurice**, *L'idéal et le matériel*, Paris, Fayard, 1984. **GREGORY Derek**, *Geographical Imagination*, Oxford, Blackwell, 1994. **HABERMAS Jürgen**, *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987 (2 vol.). **HARVEY David**, *The Condition of Postmodernity*, Cambridge, Blackwell, 1992 (1^{re} éd. 1989). **ISNARD Hildebert**, *L'espace géographique*, Paris, Puf, 1978. **LAKATOS Imre**, *The Methodology of Scientific Research Programs*, Cambridge, 1978. **LATOUR Bruno**, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991. **MORIN Edgar**, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF éditeur, 1990. **SOJA Edward**, *Postmodern Geographies : The Reassertion of Space in Critical Social Theorie*, Londres, Verso, 1989.



ACTEUR, DIMENSION, DISTANCE,
ÉCHELLE, ÉPISTÉMOLOGIE DE LA
GÉOGRAPHIE, GÉOGRAPHIE,
INTERSPATIALITÉ, LIEU, MÉTRIQUE,
RÉSEAU, SOCIAL, SUBSTANCE, SOCIÉTÉ,
TERRITOIRE.